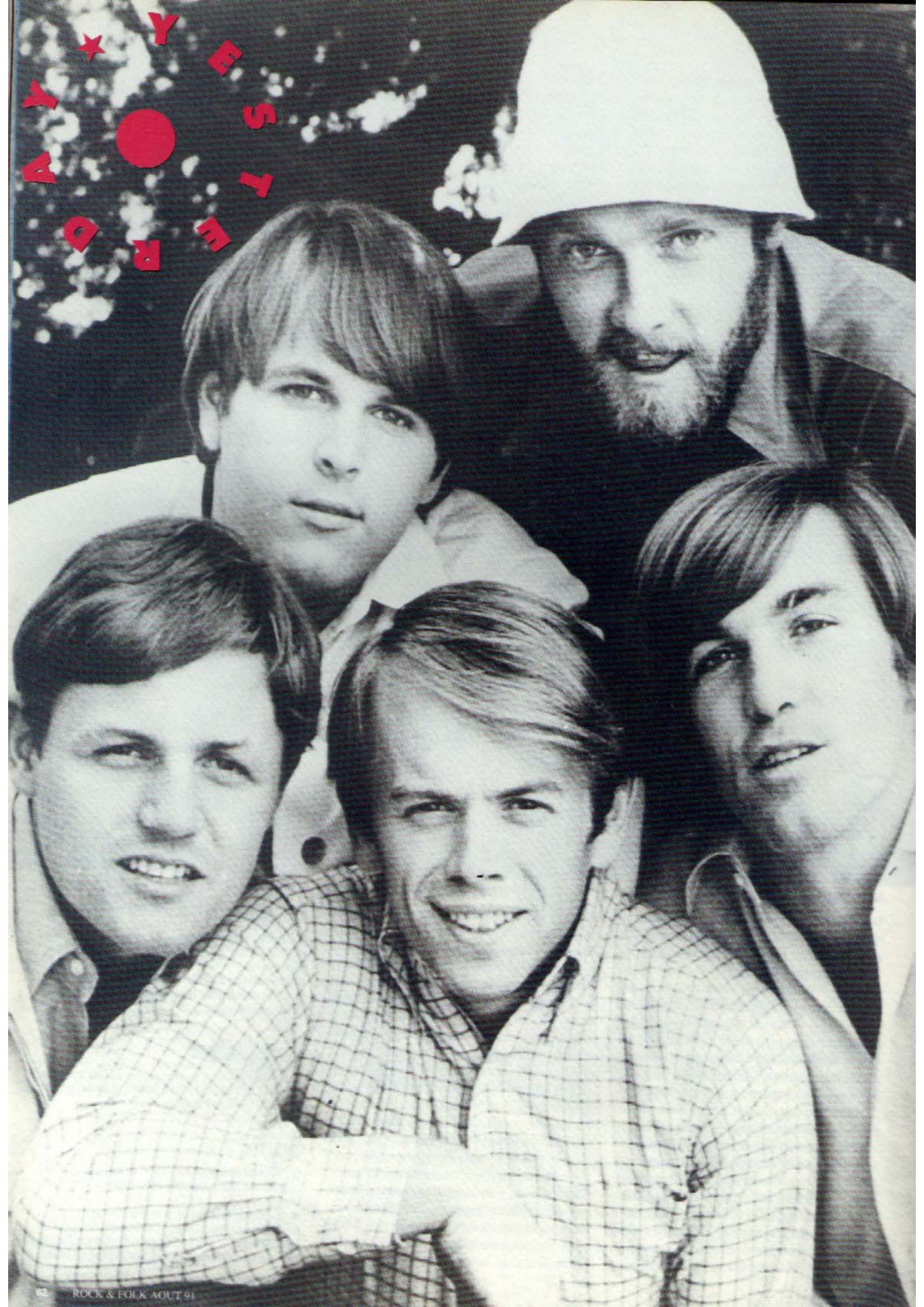


Y
E
S
T
E
R
D
A
Y
★
R
O
L
L
I
N
G
S



The Beach Boys

De la *surf-music* à la paranoïa de Brian Wilson, itinéraire du seul groupe US à avoir tutoyé les Beatles.



Hawthorne, Californie, 1961. Murry Wilson, auteur-compositeur à ses moments perdus, et sa femme Andree, encouragent leurs trois garçons à pratiquer la musique et le sport, histoire de se détendre après le lycée. Brian, l'aîné (né le 20/6/42), tâte du basket et du piano, et adore les harmonies vocales des Four Freshmen, groupe des années cinquante un peu passé de mode. Dennis, l'enfant terrible de la famille (né le 4/12/44), ne jure que par le surf, et Carl (né le 21/12/46) se débrouille bien à la guitare en imitant son idole Chuck Berry. Leur cousin germain Mike Love (né le 15/3/41), doué d'une voix nasillarde à la Donald Duck, et Al Jardine (né le 3/9/42), camarade de classe de Brian et amateur de folk, se joignent à eux pour animer des soirées dansantes de high-schools, en se baptisant suivant l'humeur Carl & The Passions, Kenny & The Cadets ou les Pendletons.

Fun in the sun

Sous l'impulsion de Dennis, le seul surfer actif de la bande, Brian et Mike écrivent une ode aux joies salines de ce sport, "Surfin'", qui plaît à Hite Morgan, éditeur de Murry et propriétaire du petit label

Candix. Les compétences instrumentales de chacun étant encore floues, Brian se retrouve à la batterie (une boîte en plastique !), Al à la contrebasse, et Carl à la guitare pour l'enregistrement, tout le monde chantant. Le 45T sort en décembre 61 sous le nom des Beach Boys, imposé par un commercial de Candix, et marche suffisamment sur le plan local pour atteindre la soixante-quinzième place dans les charts nationaux.

Al cependant n'est pas convaincu du sérieux de l'entreprise et part en mars 62 pour suivre ses études de dentiste sur la Côte Est, pour finalement réintégrer le groupe au bout de six mois. Son remplaçant temporaire est David Marks, copain de Carl âgé de quinze ans, qui tient la guitare rythmique, Brian passant à la basse et au piano, et Dennis prenant les baguettes. Quand Candix fait faillite, un peu plus tard, Murry, qui s'est improvisé manager, soumet les maquettes de ses fistons à Dot, Liberty et Capitol, cette dernière firme signant le groupe. Avec l'ai-

de d'une promotion et d'une distribution satisfaisantes, les Beach Boys ne tardent pas à aligner tube sur tube : "Surfin' Safari" en 62, "Ten Little Indians", "Surfin' USA", "Shut Down", "Surfer Girl", "Little Deuce Coupe", "Be True To Your School" et "In My Room" en 63, "Fun Fun Fun", "I Get Around" (N°1), "Don't Worry Baby", "When I Grow Up (To Be A Man)", "Wendy", "Little Honda" et "Dance Dance Dance" en 64. L'Amérique se reconnaît dans cette bande de gentils garçons bien nourris, en chemisettes rayées, qui joue un rock'n'roll simple et énergique à la Chuck Berry complété par des harmonies vocales entraînantes, qui célèbrent la joie d'être jeune, l'éternel été californien, la mer, les baignoires et les filles.

Bonnes vibrations

Cet insolent succès, en rien entamé par "l'invasion britannique" des Beatles, Stones et autres Herman's Hermits, ne va pas sans poser de problèmes à Brian, principal compositeur, et producteur des Beach Boys à partir de "Surfer Girl". Sommé de fournir la matière à trois ou quatre albums par an,



PHOTOS DAVID GASSERAN

sollicité par de nombreuses productions extérieures (Rachel & The Revolvers, Bob And Sheri, The Honeys, Jan & Dean, à qui il donne "Surf City", N°1), introverti et mal à l'aise sur scène, épuisé par d'incessantes tournées, l'aîné des frères Wilson finit par craquer en décembre 64, juste après son mariage avec Marilyn Rovell (l'une des Honeys), dans l'avion qui le conduit à Houston, pour un nouveau périple américain. Dépression nerveuse, Brian décide alors de se concentrer sur l'écriture et le travail en studio, sa place sur scène étant d'abord occupée par Glenn Campbell, requin de studio qui deviendra une vedette country, puis, à partir d'avril 65, par Bruce Johnston, ex-Bruce & Terry, et grand admirateur des Boys. Dégagé de ses obligations scéniques, Brian, grand admirateur de Phil Spector, peut laisser libre cours à ses envies de sophistication, et il conçoit désormais les albums de façon plus globale, le reste du groupe devenant ses porte-paroles. Sans que les hits cessent de s'aligner, "Do You Wanna Dance", "Help Me Rhonda" (N°1) et "California Girls" égayant l'année 65. "The Little Girl I Once Knew" cependant marche moins fort, et des tensions apparaissent avec Murry, le père, qui est remercié comme manager, et Mike Love, qui craint que le groupe se cou-

pe de son public. "Barbara Ann", reprise toute simple des Regents, met temporairement tout le monde d'accord début 66, en renouant avec le Top 10, et en imposant les Beach Boys en Angleterre. Brian, néanmoins, entend poursuivre l'évolution entamée, et, piqué par l'album "Rubber Soul", entend tenir la dragée haute aux Beatles, en affirmant son excentricité. Ayant déjà exprimé dans certains titres ses angoisses devant le passage à l'âge adulte, il renoue avec son âme d'enfant en transformant son salon (où il compose au piano) en bac à sable géant. Peu convaincu, Capitol publie sous son seul nom le 45T "Caroline, No", qui est un semi-échec, et annonce le LP "Pet Sounds", qui se classe seulement N°10 dans les charts US, plus mauvais résultat des Beach Boys depuis "Shut Down, Vol.2" en 64, malgré les succès en simples de "Sloop John B" et "Wouldn't It Be Nice". Les Anglais font en revanche un triomphe à cet album, auquel Paul McCartney et ses potes répondront avec "Sgt. Pepper", Macca déclarant que "God Only Knows" est la meilleure chanson jamais écrite. Toujours décidé à imposer un son audacieux, Brian persiste et signe avec le simple "Good Vibrations", fin 66, sans lésiner sur les moyens : six mois de travail, dix-sept séances dans quatre studios différents et seize mille dollars sont nécessaires pour l'accouchement de cette monstrueuse mini-symphonie psychédélique, qui est N°1 des deux côtés de l'Atlantique, et permet aux Beach Boys de devancer les Fab Four dans le référendum des lecteurs du Melody Maker.

Le creux de la vague

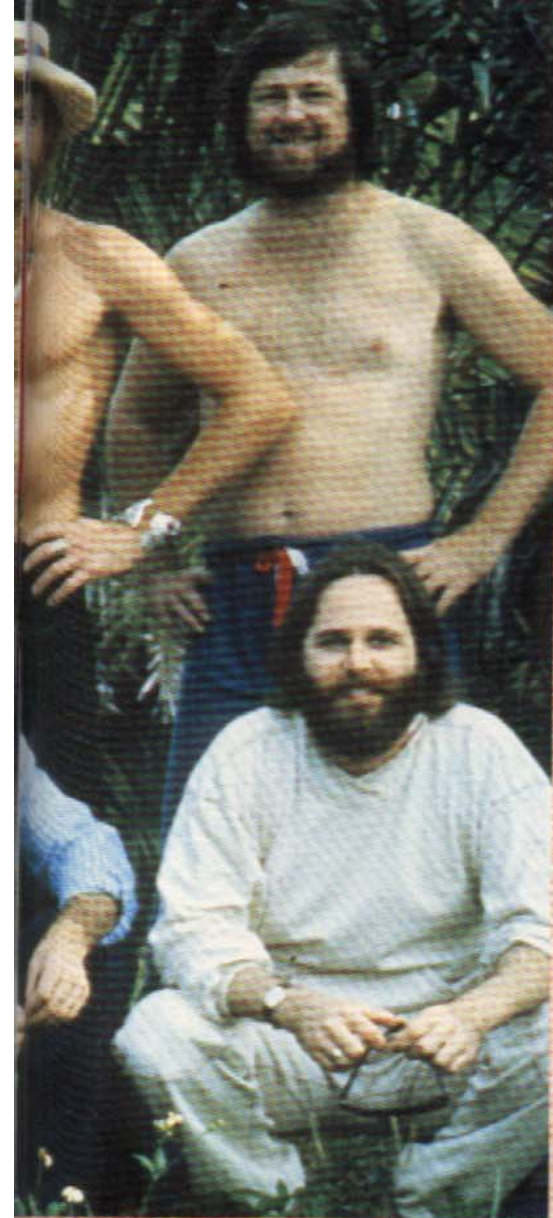
Regonflé à bloc, Brian se lance dans un projet de concept-album encore plus aventureux, d'abord intitulé "Dumb Angel", puis "Smile". Mais il l'abandonne au bout de cinq mois de studio, découragé par la



PHOTOS DAVID GASSERAN



sortie de "Sgt Pepper", et dans un état mental proche de la folie, l'absorption de LSD achevant de perturber sa délicate personnalité. Un malheur n'arrivant jamais seul, Carl est appelé à servir au Vietnam, mais refuse de partir, se déclarant objecteur de conscience, ce qui n'est pas du goût des autorités, et cause un procès à rallonge. De plus, le groupe tarde à se débarrasser de ses uniformes de scène désuets, et rate l'occasion de jouer au festival de Monterey en 67, qui lui aurait donné l'occasion de se rapprocher de la génération émergente du Jefferson Airplane, de Jimi Hendrix, ou des Doors. Par la force des choses, Brian se retrouve sur la touche, et ses frères, Mike Love et Al Jardine (les deux derniers étant devenus des adeptes du Maharishi Mahesh Yogi et de la méditation transcendental) prennent les rênes de la formation. Un se mettant à leur tour à composer, produire, et en jouant en studio, ce qui n'était plus le cas depuis longtemps, leurs voix seules étant retenues pour les enregistrements. Considérés comme des *has been* aux USA, où ils ne parviennent plus à se glisser dans le Top 10, ils se concentrent désormais sur l'Europe, où leur popularité reste considérable, sauf en France, où ils seront toujours sous-estimés. Les LPs "Smiley Smile" et "Wild Honey" (67), "Friends" (68) et "20/20"



STILLS

(69) remportent ainsi un confortable succès en Angleterre, comme les *singles* "Heroes & Villains", réchappé au naufrage de "Smile", "Darlin'", "Do It Again" (N°1), "I Can Hear Music" et "Cottonfields".

Renouveau

Décus par le manque de soutien de Capitol, les Beach Boys lancent leur propre label, Brother, distribué par Reprise, et entreprennent la reconquête de l'Amérique par la scène, avec un show qui entremêle *golden oldies* et nouveaux morceaux plus proches du goût du jour. On les voit ainsi tourner au début des années soixante-dix, barbus et chevelus, avec le Grateful Dead ou les Allman Brothers, participer à un festival anti-guerre au Vietnam à Washington, la formation étant remaniée avec le départ de Johnston et l'arrivée des blacks sud-africains Ricky Fataar (batterie) et Blondie Chaplin (guitare), de 71 à 74. Parallèlement, les albums "Surf's Up" (71), "Holland" (73) et "In Concert" (74) retrouvent le Top 40, même si "Sunflower" (70) et "Carl & The Passions/So Tough" (72) réalisent des scores plus modestes. Cette réelle régénération va cependant pâlir à partir de 74 de-

vant les cartons réalisés par des compilations de leurs anciens hits comme "Endless Summer", "Spirit Of America", "Good Vibrations" et "20 Golden Greats", qui profitent à plein de la mode 60's lancée par "American Graffiti" et exploitée par la série "Happy Days". Jugés ringards quelques années auparavant, les Beach Boys redeviennent le groupe du rêve américain par excellence, et suscitent la nostalgie.

Côte Ouest

Non sans opportunisme, les Garçons de la Plage surfent alors sur la vague rétro, et annoncent le retour de Brian aux commandes, en 76, épaulé par son psychiatre. Mais les albums "15 Big Ones" (pour fêter leurs quinze ans) et "Love You" (77) ne parviennent pas à retrouver la légèreté fun des débuts, et Brian retrouve une place subalterne dès le "MIU Album" (78), même s'il est parfois traîné sur scène, obèse et manifestement hors du coup. "LA (Light Album)" (79) et "Keepin' The Summer Alive" (80) passant inaperçus. Manifestement au bout du rouleau, le groupe ne se décide pourtant pas à jeter l'éponge dans les années quatre-vingts, sa carrière ressemblant de plus en plus à un mauvais *soap opera*. Malgré d'incessantes brouilles et la mort de Dennis Wilson, le seul surfer pratiquant, noyé fin 83 dans le port de Marina Del Rey, raide saoul, tout le monde (y compris Brian, parfois) se retrouve rituellement pour une lucrative tournée d'été, qui commence le 4 juillet (fête nationale US) par un concert gratuit à Washington. La bande obtient même deux nouveaux hits avec "Getcha Back" (85), extrait du LP "The Beach Boys", produit par Steve Levine (Culture Club), et surtout "Kokomo", N°1 aussi auto-parodique qu'inattendu en 88, vingt-deux ans après "Good Vibrations". Pas suffisant néanmoins pour faire passer le soutien du très réac Mike Love au PRMC (les fameuses épouses puritaines anti-rock de Washington), ou ses vantardises lors de la réception des Beach Boys au Rock 'n' Roll Hall Of Fame.

Mieux vaut rester sur le vrai retour en solo d'un Brian Wilson toujours drivé par son psy mais aminci en 88, avec un excellent album digne de succéder — enfin — à "Pet Sounds"... même si ses filles Wendy et Carnie, associées à Chynna Phillips (fruit des amours des Mamas & Papas John et Michelle Phillips), ont maintenant plus de succès que lui, au sien de Wilson-Phillips. Grâce à ce sorcier du studio flirtant avec la folie, héraut lunaire du soleil voilé de LA, les Beach Boys restent bien plus qu'un groupe historique : un mythe éternel, et donc indémodable, ayant influencé les Ramones autant que Laurent Voulzy, et les Who comme les Bangles.

★
THIBERTY CHATAIN

Discographie

"Surfin' Safari", "Surfin' USA" [avec deux covers de Dick Dale, roi des instrumentaux surf] et "Surfer Girl" (où apparaissent les premières ballades introspectives de Brian) sont pleins de fraîcheur, d'harmonies encore naïves, de guitare aigrette et d'odes aux vagues, "Little Deuce Coupe" et "Shut Down, Vol.2" étant plutôt axés sur les *hot rods* et les filles. "All Summer Long" est plus sophistiqué dans la production, "Today" soulignant la maturation de l'écriture de Brian, qui se poursuit avec "Summer Days", contenant le sublime "California Girls". "Party" est une parenthèse enregistrée quasi-live en studio (avec "Barbara Ann" et des reprises des Beatles et de Dylan), avant l'apothéose de "Pet Sounds". "Smiley Smile" (malgré "Good Vibrations") et "Wild Honey", teinté de soul, souffrent de la comparaison, mais surpassent l'inégal "Friends". "20/20", assez rustique, "Sunflower" et "Surf's Up" sont animés par un second souffle absent de "Carl & The Passions", faux-pas rattrapé par la plénitude aquatique de "Holland". "15 Big Ones" et "Love You", marqués par le retour de Brian, ne parviennent pas à retrouver l'esprit fun et léger des débuts, mais sont un cran au dessus du "MIU Album" et de "Keepin' The Summer Alive", le fond du tonneau étant atteint avec le "LA (Light Album)" et ses clins d'œil disco lourdingues, totalement inappropriés au style du groupe. "The Beach Boys" relève encore de l'auto-parodie. "Still Cruisin'" étant essentiellement composé de titres — nouveaux et anciens — utilisés dans des BO, dont "Kokomo".

Des albums en public, "In Concert" est le plus recommandé, restituant bien la complexité des arrangements studio du groupe, "Live In London" offrant un répertoire moins intéressant, alors que "Concert" est truffé de reprises de hits d'époque [64].

Au rayon curiosités, "Christmas Album" marie une face d'originaux spectatoriens à une face de classiques du genre enregistrée avec un grand orchestre, tandis que "Stack-O-Tracks" offre les accompagnements instrumentaux des hits des Boys, pour s'amuser entre amis à tenter de reproduire leurs harmonies vocales — bon courage !

Enfin, il existe d'innombrables compilations de 45T, forcément recommandables, dont la dernière en date est "California Gold". Si vous êtes en fonds, le *must* est le coffret quatre-CD "The Capitol Years". La plupart de ces albums ont été réédités récemment en CD, EMI ayant fait un effort louable sur la période Capitol, avec inédits en bonus et livrets de pochettes très complets.



L'indispensable

Vingt-cinq ans après son enregistrement, "Pet Sounds" reste un album unique, aussi bien dans la carrière du groupe que dans le contexte de l'époque, pourtant peu avare en innovations, 66 étant l'année de "Revolver", "Aftermath", "Blonde On Blonde", "Eight Miles High" et "River Deep Mountain High". Libéré de la corvée des tournées, Brian Wilson, avec la complicité du parolier Tony Asher, entreprend de peindre en sons inédits ses paysages intérieurs, avec une infinie délicatesse de touche. Chorales étherées dans lesquelles son falsetto angélique se taille la part du lion et trafics insensés de studio s'entremêlent pour atteindre une beauté céleste, dont "God Only Knows" est l'exemple le plus célèbre, avec "Sloop John B", folk-song caraïbe transcendée. Le genre de disque à vous faire croire en Dieu si vous êtes athée, et à vous faire venir les larmes aux yeux d'émotion.